

Samedi 8 février 2025

Auditorium de la halle Saint-Pierre à Paris

Rencontre de l'APRES (l'association pour l'étude et la recherche du surréalisme)
présentée par Françoise Py

Yves Elléouët

les métamorphoses de la création



INTRODUCTION p. 2

PRÉSENTATION D'YVES ELLÉOUËT p. 4

L'ŒUVRE COMPLETE D'YVES ELLEOUE ET p. 7

YVES ELLEOUE ET LA BRETAGNE p. 13

YVES ELLEOUE ET LA PEINTURE p. 20

LECTURES ET ARCHIVES SONORES p. 24

INTRODUCTON

Maurice Coton - Bonjour à toutes et à tous. Merci d'être venus nombreux ! Merci encore Françoise d'avoir bien voulu organiser une séance de notre association consacrée cette année à Yves Elléouët. 2025 est une très belle année pour Yves, celle tout juste du 50^{ème} anniversaire de sa disparition, avec une grande exposition de ses peintures à Paris à la galerie Françoise Livinec et la publication de son œuvre complète aux éditions La Part Commune et Élysande.

Toutes les planètes sont alignées pour que cet événement cet après-midi à la Halle Saint-Pierre et demain à la librairie Tschann soit pleinement réussi, comme un couronnement – les connaisseurs de l'œuvre d'Yves entendent que je fais ici référence à son roman culte *Livre des rois de Bretagne*. Sauf qu'avec Yves Elléouët, comme dans la vraie vie, rien ne se passe jamais comme prévu, c'est une des définitions de la poésie. En langage populaire, on dit qu'il y a toujours quelque chose qui cloche.

Nous aurions plein d'anecdotes à ce sujet à raconter comme par exemple le passage d'Yves Elléouët à l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot annulée à cause d'une grève à la télévision publique. Ce qui cloche cette fois-ci, c'est l'absence pour cause d'une méchante grippe de Ronan Nédélec, le grand manitou – pardonne-mOoi Ronan cette amicale familiarité - ou alors le druide de l'œuvre complète d'Yves Elléouët en 7 volumes qu'il a établie, préfacée et annotée, un travail magnifique que dans le langage familial on qualifierait de monstrueux et de génial.

Nous allons donc essayer de nous passer de Ronan en lui souhaitant un prompt rétablissement et en le remerciant mille fois pour son travail et l'aide qu'il nous a donnée jusqu'à hier soir pour préparer cette séance et faire en sorte que son absence passe presque inaperçue. Ronan nous a envoyé un certain nombre de documents qui pourront pallier ou dissimuler son absence.

Permettez-moi maintenant de remercier et présenter rapidement les participants :

- Florence Cousin, ma compagne, membre comme moi de l'association pour la recherche et l'étude du surréalisme, Florence qui a tout organisé du commencement à aujourd'hui, sera la voix de Ronan Nédélec dans le document qu'il nous a envoyé.
- Nicolas Sansonnet, le président des éditions Elysande nous racontera cette belle aventure.
- Patrick Lepetit, premier auteur d'un essai sur Yves Elléouët, nous parlera d'Yves et la Bretagne.
- Les représentants de la galeriste Françoise Livinec nous parleront de sa peinture
- Nolwenn Korbelle, la comédienne et chanteuse, amie de Ronan, nous lira des textes.
- Sans oublier nos amis de la Halle Saint-Pierre, Stéphane en particulier
-

Nous les remercions toutes et tous de tout cœur en y associant bien entendu notre grande amie Aube, que j'aurais dû placer en tête des remerciements, sans laquelle cette séance et tous ces événements qui éclairent l'indescriptible destin d'Yves n'existeraient pas ainsi.

En dédicace à Aube et Ronan, un poème d'Yves Elléouët, extrait de *Dans un pays de lointaine mémoire*, poèmes et lettres, chez Diabase

Dédicace

aux rois oubliés fumées
vapeurs et souffres
aux troupeaux repus
dans la brûlure des champs

à la nuit élastique et sein bleu
boule d'odeurs
au jour dans le verre de la lampe
à ce qui ne parle pas dans
les prairies fauves
à ma vie
au chevalier sans nez sans casque
à son sourire
sous les ardoises du cloître

à la comtesse Marie de Kerguezec
« endormie dans le seigneur »
aux cloches et clochers d'août
à ces voix éparses
à ces silences
à toi.

PRÉSENTATION D'YVES ELLÉOUËT

Présenter Yves Elléouët n'est pas facile. Il ne fait pas partie de ces artistes qui se mettent ou se jettent en avant. Il est né en 1932 et mort en 1975, trop jeune pour avoir été connu ou reconnu par le public, un an après la publication de son premier récit *Livre des rois de Bretagne*. Une vie pourrait se résumer aux rencontres importantes. La rencontre de la Bretagne. Yves a vécu à Garches, à Paris, puis à Saché. Cependant, les quatre années qu'il a passées en Bretagne pendant la guerre, dans sa famille paternelle, l'ont marqué à vie. Yves enfant, de 8 à 12 ans, y a découvert la nature et des êtres exceptionnels. Il était un amoureux de la vie et des « Rois de Bretagne », ces communs des mortels rencontrés au détour d'un chemin qui installent un règne poétique dans nos esprits, tant leurs personnalités détonent et nous enivrent dans nos quotidiens ordinaires. Oui, Yves Elléouët cultivait cette ivresse de vivre au fil de ses rencontres et de ses fidèles amitiés qu'il relatait dans ses carnets d'une écriture qui scrutait et sublimait les paysages et les personnages. Doué du sens de l'indépendance, Yves a toujours été à l'affût, voire aux limites de l'insolite et de l'ineffable, jamais dans l'idolâtrie, mais dans les sources profondes de ces deux piliers, comme les nomme Ronan Nédélec, que sont le surréalisme et la Bretagne.

Nous allons lire deux lettres qui ont déterminé son destin. La première qu'il envoie à André Breton pour le rencontrer. La seconde, la réponse d'André Breton un an après. Entre les deux lettres, Yves a rencontré Aube la fille d'André. Aube et Yves se sont aimés et se sont mariés. Nous qui connaissons et aimons Aube, nous savons qu'ils s'aiment encore.

Extraits de Yves Elléouët, *Dans un pays de lointaine mémoire*, poèmes et lettres chez Diabase

Lecture de la Première lettre d'Yves Elléouët à André Breton par Florence Cousin

Garches, le 4 décembre 1955

Monsieur,

C'est avec le désir de me joindre à vos Mystères que je vous écris. Le surréalisme étant la seule voie menant à la Découverte. La seule lame d'alchimie allumée sur la nuit.

Le seul guetteur sans doute accoudé aux tours de garde des siècles passés et à venir.

Je lis dans l'almanach de ce demi-siècle sous le titre « voici l'essentiel » ces phrases de Gurdjieff :

« Un groupe est le commencement de tout, un homme seul ne peut rien faire, rien atteindre.

Un groupe réellement dirigé peut faire beaucoup. »

et encore : « Personne ne peut s'échapper de la prison sans l'aide de ceux qui se sont échappés. » etc.

Or vous êtes singulièrement, vous et vos amis, les grands rois de l'évasion de cette époque.

Il y a longtemps je crois que je suis parti sur vos routes, la découverte à douze ans de Poe ange du bizarre, lionneries etc. puis de Jarry ont décidé de l'orientation de ma pensée.

Lautréamont plus tard puis vous-même et Benjamin Péret.

Enfin les ouvrages de Gracq (en peinture je citerai Ernst et Tanguy) ne firent que me confirmer dans cette idée que je n'étais pas seul.

Vous avez trouvé une définition magique comme ce à quoi elle se rapporte :

« La beauté sera convulsive ou ne sera pas ».

Qui peut oser dire maintenant que vous n'avez pas donné sa véritable et inquiétante figure à cette beauté qui est aussi vérité ? Bien que je sois très jeune après déjà des années de quête solitaire il me semble être arrivé au seuil de cet édifice sans limite que depuis longtemps j'apercevais. S'il m'est une famille spirituelle elle est au sein de votre groupe et certainement pas ailleurs.

Avec ma profonde admiration pour vous et votre œuvre.

Yves Elléouët

Lecture de la lettre d'André Breton à Yves Elléouët du 20 septembre 1956 (extrait) par Maurice C.

Saint-Cirq le 20 septembre 1956

Très cher Yves, ... Voici de vous ce matin, en même temps que d'Aube, une seconde lettre adorable. Allons je ne vais tout de même pas vous dire que vous êtes un « amour » mais j'ai glissé un jour à une oreille qui ne demandait qu'à l'entendre que vous étiez le Prince Charmant en personne – et ça n'était pas seulement pour lui faire plaisir. Vous êtes aussi Lancelot du Lac au jeu des analogies quand je le pratique seul avec moi-même. Vous êtes un composé de farouche et d'exquis dont je ne pressentais pas la vertu de séduction avant de vous rencontrer.

Il y a du Chateaubriand aussi, je ne voudrais pas que cela vous offusque : vous savez que ce que j'en dis est en très bonne part. Je fais souvent le tour assez vertigineux de cette plage du ciel ... des destinées dont la première pierre très blanche et très pure est cette première lettre que vous m'avez adressée et que j'ai quelques fois regardée depuis lors.

A partir de là, que les astres ont été vite ! j'ai encore toutes les peines à les suivre des yeux.

Je ne sais que rendre grâce comme le timbre d'un poème parfait....

Devant le magasin Chez Solange, fin des années, 50



Avec André Breton, au 117 rue de Vaugirard, fin des années 50



Devant la rue André Breton à Cahors, 1968



PRÉSENTATION DE RONAN NÉDÉLEC

Ronan Nédélec, comment le présenter autrement que comme un Breton authentique tel un bloc de granit, mais un bloc passionné par les écrivains de fragments et de blocs-notes, du moins en littérature. Car Ronan dans la vie de tous les jours est professeur de mathématiques à Quimper. Il est né en 1971 à Pont-l'Abbé et il a grandi au pays Bigouden à Saint-Guérolé, petit port de pêche parsemé de hameaux.

Ronan est peintre, poète de deux recueils *L'Époque des mots* et *Brumes* aux éditions du Passavant, auteur d'un essai *Xavier Grall – Georges Perros Regards croisés* et traducteur des *Correspondances* de Dylan Thomas, ces deux livres aux éditions La Part Commune. Il est le maître d'ouvrage et d'œuvre des poèmes et de lettres d'Yves Elléouët *Dans un pays de lointaine mémoire* aux éditions Diabase et bien sûr de l'œuvre complète d'Yves Elléouët aux éditions La Part Commune et Élysande. Posons-lui à présent quelques questions.

ENTRETIEN « COMME » AVEC RONAN NEDELEC

Maurice C : *Comment qualifierais-tu ton travail sur Yves Elléouët, un écrivain à la fois poète et peintre ?*

Florence C : Il y a des écrivains qui parlent magnifiquement de *nous*. C'est pour cela qu'on ne se sépare plus d'eux une fois qu'on les a lus. On n'a qu'une envie c'est de les prendre dans nos bras et de leur dire « merci ». Avec Yves ça s'est passé comme ça, même articulation, encore sensible. Et pourtant il ne parle pas de nous *vivants* - contrairement à Georges Perros - mais de nous « morts ». Il y a entre ces deux écrivains une complémentarité. Lire Perros peut aider à *vivre*, lire Elléouët peut aider à *ne pas mourir*.

Le travail que j'ai entrepris sur Yves depuis plusieurs années se situe quelque peu hors des sentiers battus que sont le surréalisme et la Bretagne.

Que reste-t-il alors à Yves Elléouët ?

À mon sens, l'essentiel. Il est évident que la Bretagne et le surréalisme sont les deux piliers de l'œuvre d'Yves. Mais bien d'autres choses circulent entre ces deux piliers : la « matrice Bretagne » d'Elléouët, c'est un moule digéré à un degré tel que la Bretagne s'enfouit à la fois géographiquement et temporellement. Du reste, il n'a jamais ressenti le « besoin » d'y vivre - et cet enfouissement conduit à un courant rendu de manière quasi souterraine. Alors on peut creuser, ça a son geste. Mais à la surface de son œuvre, c'est autre chose, une chaleur, un éparpillement, une sorte de brume. Des petites gouttelettes éparses qui font masse.

Tout comme certains écrivains, somme toute assez rares, Yves s'inscrit pour moi dans le fragment, toujours à l'amble poétique.

Tu aimes cette citation de Marilyn Monroe : « Seuls certains fragments de nous-mêmes touchent certains fragments des autres. Notre vérité n'est rien d'autre que cela. Nous ne pouvons partager que les fragments perceptibles à autrui. Nous sommes presque toujours seuls, comme chacun l'est dans la nature. Au mieux, nous pourrions faire de notre compréhension de la solitude, la solitude de l'autre. »

Oui, cette phrase me semble coïncider parfaitement avec le lien qu'Yves et moi avons établi au fur et à mesure des années et ce, par-delà la mort.

Ce qui a guidé mon travail, c'est la perception d'un homme fragmenté, à l'image de son œuvre. Quand j'ai découvert il y a longtemps *Livre des rois de Bretagne*, ce sentiment de mosaïque s'est imposé. Il y avait là, à mes yeux, comme des *Papiers collés* de Perros, mais d'un autre ton bien sûr. Étant moi-même un homme de hameaux, d'îles, il m'a semblé qu'entreprendre mon travail sous cet angle comportait au minimum une sincérité, voire une tonalité. Le seul texte où l'on entrevoit ce début d'abandon de la dispersion accouplée, c'est *Falc'hun*, son dernier livre, plus fluide mais fragmenté par le sort même, puisque le décès prématuré de l'auteur l'empêche de réviser le texte autant qu'il l'aurait souhaité.

Comment travaillait-il selon toi ?

Yves était un homme de chantier. Il prenait des notes à « chaud », sur le terrain, mais contrairement à Perros, il ne les laissait pas se développer à l'air libre. Il retouchait ensuite, travaillait, quand Perros était « travaillé » comme il disait. C'était un gros bosseur, comme Perros aussi. Même dans ses peintures du début des années soixante, on sent bien à la fois cet éparpillement et cette superposition de masses, ça m'a toujours semblé très proche de son travail de poète.

Tout le travail que j'ai pu mener autour du livre *Regards croisés* tout autant que dans l'ouvrage, également consacré à Yves, *Dans un pays de lointaine mémoire* s'inscrit dans la volonté de *croiser* les univers des écrivains que j'admire, de les faire se *rencontrer* au-delà de la mort. Par exemple, je dirais qu'Yves était solitaire quand Perros était seul...

Comment se fait-il qu'un écrivain dont l'œuvre est si marquée par la place de la Bretagne ait ressenti le besoin de vivre ailleurs ?

Justement. On ne pense jamais à un être aimé autant que quand il n'est pas là. Le peu de temps où j'ai été éloigné de la Bretagne par obligation, je me souviens à quel point je me sentais de ce pays. Ici, ce n'est pas une nécessité matérielle mais créatrice. La distance géographique et sensuelle d'avec ce pays, crée une brèche mélancolique très forte chez Yves ; c'est dans cette espèce de goulotte que sa poésie s'engouffre. Il lui faut cette douleur pour que l'œuvre la *compense* en quelque sorte, trouve sa place. Je pense que les mots ne seraient pas *venus* s'il avait vécu ici, pas besoin...

Quand as-tu commencé à t'intéresser à ses livres ?

C'est en 1990 que je « correspondais » pour la première fois avec l'une des œuvres d'Yves. Par l'entremise du temps, j'entends encore ma mère revenir d'un « saut » à la merveilleuse librairie *Calligrammes* de Quimper : « On a trouvé ce qu'on s'attendait le moins à trouver ». Effectivement. Je ne m'attendais pas à rencontrer dans ce nom, fixant mon regard d'un étrange magnétisme calligraphique, un vertige jamais reconquis par la suite, celui qui allait engendrer *l'homme de l'être* de ces livres. Je crois bien ne pas me tromper en disant qu'après tous les écrits que j'ai pu mener sur Yves, c'est la première fois que j'évoque notre « rencontre », sa *Tête cruelle*, son recueil de poèmes, son nom de presque-oiseau qui m'a toujours semblé plus dessiné qu'écrit, et que je m'aventure à parler un peu de *nous*, même si ce *nous* se cache encore derrière lui. Cela fait plus de trente ans que je me balade avec Yves Elléouët, qu'il est ainsi devenu pour moi l'un des personnages de ses récits, un mort-non-mort puisqu'il accompagne un vivant — qui ne l'a pas connu — dans ses grisolles, dans ses réflexions et dans ses heures passées sur les bancs.

Si proche d'Yves Elléouët, comment as-tu réussi à établir cette œuvre complète, un travail de déchiffrages et d'annotations, sans doute une somme considérable d'obstacles à surmonter ?

« Un poème est fait pour être lu comme une femme caressée » disait Georges Perros. Il n'y avait aucun risque d'abîmer la poésie d'Yves en menant à bien un travail de transcription - qui n'est pas du déchiffrement - de l'ensemble de ses écrits. Chaque texte tenant déjà debout mais vacillant quelque peu par les effets du temps. Il fallait leur offrir une béquille. Comme un petit poucet attentif, Aube m'adressait chaque semaine un texte retrouvé, une carte postale dormante, etc. Même si le projet initial, le mien, était de me concentrer sur les carnets, c'était comme si un état de montgolfière s'était installé entre Aube et moi, comme si Yves nous envoyait chaque semaine vers ce que Breton nommait « le merveilleux ». Les avant-propos, préfaces, appareils critiques sont le reflet du temps qui s'est écoulé depuis... Le défi étant davantage de l'ordre éditorial que poétique puisque la poésie était là, de toute façon, intemporelle. Il fallait rendre chaque parcelle comme un tout accessible au lecteur sans qu'il s'agisse pour autant de biographie.

La biographie ne t'intéresse pas ?

Dylan Thomas écrivait : « Toutes les biographies sont absurdes. Avec la mienne on ferait rire un chat ». Au sens strict du terme, Yves lui-même nous narre en sept volumes son parcours littéraire pour arriver à l'apothéose que furent *Livre des rois de Bretagne* et *Falc'hun*. Les clefs de lecture de *L'Œuvre complète* sont multiples et offrent chaque tome comme un tout à part entière mais également comme un membre articulé au voisin qui lui succède ou le précède. Écrire, c'est aller à la chasse aux champignons. C'est faire lever ; marcher chez soi même si

l'on partage l'atelier avec son frère ; en soi, où tout ne demande qu'à dormir par crainte de souffrance. Mais la pire souffrance, c'est le sommeil s'il dure éternellement. Et Yves Elléouët s'est réveillé.

Passons un court extrait d'une interview radiophonique de Ronan au moment où il s'engage dans le projet monumental de l'œuvre complète.

« Mon premier objectif c'était que les lecteurs puissent à nouveau lire la poésie, et le deuxième chantier absolument monumental sur lequel je suis en train de travailler et j'espère évidemment que cela paraîtra également, j'en ai bon espoir, c'est une œuvre complète. Je disais qu'Yves avait énormément écrit et peu publié. On se retrouve avec une quantité de textes totalement inconnus, inédits et de très grande qualité. Que ce soit les carnets proprement dits, des nouvelles écrites quand il était jeune, un roman écrit à l'âge de 21 ans, absolument magnifique et qu'on ne connaît, des courtes pièces de théâtre écrites dans un phrasé, un ton dans les échanges des personnages, qui sont géniaux, et également sa correspondance que j'essaie de rendre exhaustive. Ça n'est pas fini, je cherche à poursuivre cette aventure. Je tiens à remercier Aube Elléouët qui est une très grande amie, qui m'a confiée l'ensemble des textes d'Yves. Il va y avoir une suite... »

Nicolas Sansonnet vous êtes l'éditeur de l'œuvre complète.

Comment vous êtes-vous rencontrés avec Ronan ?

Ronan a approché La Part Commune, dont j'étais associé à l'époque pour publier l'œuvre complète. Nous nous sommes tout de suite bien entendus et nous sommes soutenus pour mener jusqu'au bout ce projet un peu fou.

Comment avez-vous réussi à mener votre projet de l'œuvre complète ?

J'ai confié à Ronan Nédélec la direction indépendante d'une collection de littérature, abritant l'œuvre complète d'Yves Elléouët mais aussi d'autres grands auteurs, à l'instar de Dylan Thomas, bientôt PJ Harvey, Ursula Bethell et d'autres belles annonces encore à venir. Cette collection, initialement abritée par les Éditions La Part Commune sera sous peu reprise et continuée par les Éditions Élysande, avec la même direction assurée par Ronan.

Où en sommes-nous dans la parution des sept tomes ?

Les deux premiers tomes, sont parus en octobre chez La Part commune :

- Tome 1 *Permanence des signes, Carnets 1947 - 1975*
- Tome 2 *Permanence des signes, Récits, nouvelles, théâtre*

Les 5 suivants sortiront Chez Elysande (prévente en avril, diffusion en octobre/novembre) :

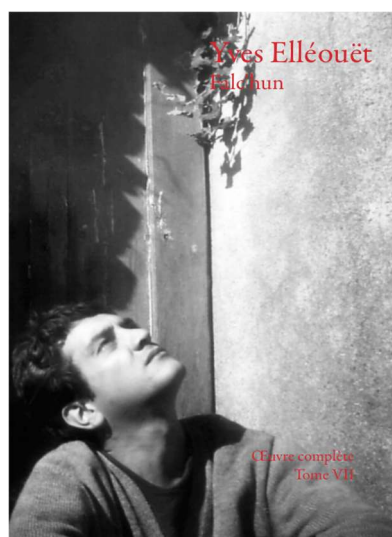
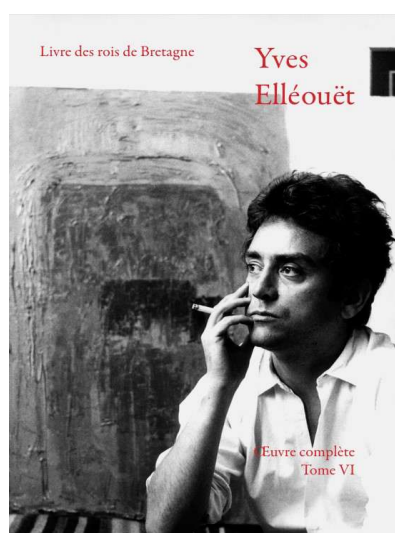
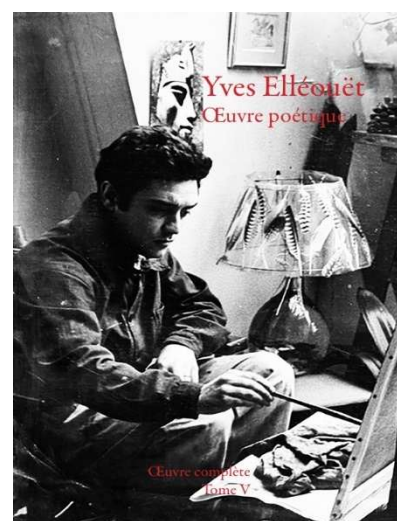
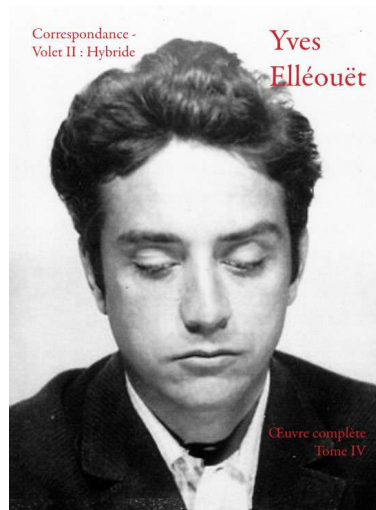
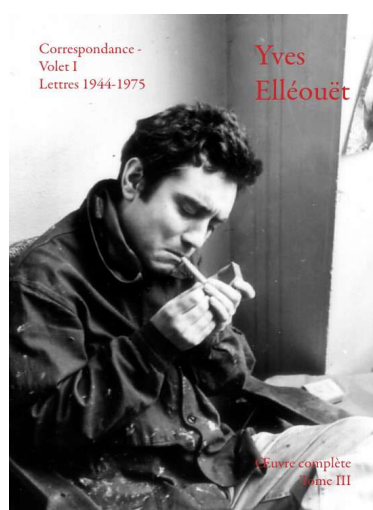
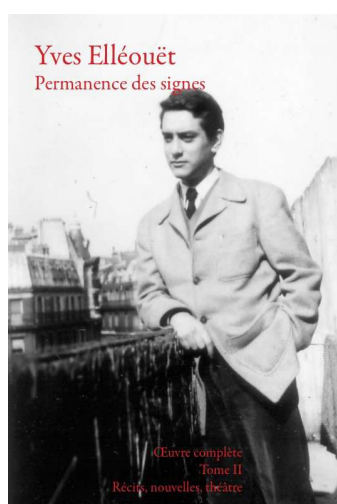
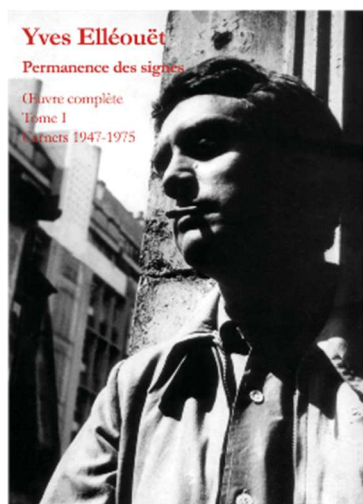
- Tome 3 *Correspondances, Volet 1, Lettres 1944 -1975*
- Tome 4 *Correspondances, Volet 2, Hybride*
- Tome 5 *Œuvres poétiques*
- Tome 6 *Livre des rois de Bretagne*
- Tome 7 *Falc'hun*

Merci beaucoup Nicolas et Florence.

Yves Elléouët, Œuvre complète

Tomes 1 et 2, La Part Commune

Tomes 3, 4, 5, 6 et 7, Elysande Editions



Nous accueillons maintenant **Patrick Lepetit**

Patrick est intimement lié au surréalisme, fidèle parmi les fidèles de notre association et de nos rendez-vous à la Halle Saint-Pierre. Poète, collagiste, essayiste, commissaire d'exposition, Patrick a co-organisé l'exposition l'année dernière *Surréalisme et franc-maçonnerie* au Grand Orient de France et participé à la grande exposition sur le Surréalisme à Beaubourg, notamment pour la salle du labyrinthe *La pierre philosopale*. Patrick est un érudit, peut-être même un initié. L'alchimie, l'ésotérisme et le celtisme sont ses domaines d'élection où, selon lui, les surréalistes trouvent leur voie dans la connaissance et l'intuition en osmose. Il a été le premier à écrire un essai sur Yves Elléouët auquel il voue une admiration intense, de longue date.

Yves Elléouët, Barde surréaliste

Par Patrick Lepetit

Feu follet de la littérature ou encore destin foudroyé, Yves Elléouët est une sorte de comète qui traverse le ciel surréaliste dans le troisième quart du XX^{ème} siècle, y laissant la fulgurance d'une trace mais aussi la « permanence d'un) signe » que ne semblent plus percevoir que ceux qui restent toujours ouverts à l'inattendu, ceux dont les yeux traquent inlassablement le merveilleux sous toutes ses formes, sur le fond de plus en plus noir d'un quotidien peu engageant. Ses livres, en particulier *Le Livre des Rois de Bretagne* et *Falc'hun*, même s'ils ont un peu de mal à trouver leur place dans l'époque, lui assurent, comme il a aussi été dit, une vie infinie bien que rien n'y ait été élaboré pour la séduction.

A ce titre, la publication, sous la houlette de Ronan Nédélec, des Œuvres complètes apparaît comme un jalon sur la voie de la reconnaissance d'un écrivain qui, ayant cité à de nombreuses reprises, dans sa poésie en particulier, les grands Celtes que sont Joyce, Beckett et Dylan Thomas, s'avère à mes yeux de plein droit leur égal.

Né en 1932 à Fontenay, mais surtout marqué par la Bretagne, et notamment le Finistère dont les couleurs sombres mais violentes n'ont cessé de le poursuivre, Yves Elléouët est mort en 1975, à 43 ans, d'un cancer. « Marin pêcheur, dessinateur, peintre, poète », comme il est présenté en quatrième de couverture de son second récit *Falc'hun*, et même auteur, sous le pseudonyme de Bjork, de dessins humoristiques à la Bosc, il a en effet de très nombreuses cordes à son arc. S'il s'agit bien, comme le dit Michel Pierson, d'un « Peintre lettré », grand lecteur de Joyce et Beckett, Melville et ... Rabelais, il ne saurait être réduit à cette simple facette de son talent. Et ses tableaux, que l'on a qualifiés de « possibles illustrations ou enluminures de récits légendaires », sont empreints de mythologie bretonne, « habités d'enchantements et de terribles menaces invisibles », quand ils ne relèvent pas franchement de l'abstraction chère à son ami Charles Estienne qui y voyait quant à lui une poétique du

symbole, jugeant même que ses « tableaux et poèmes particip(aient) d'une même poétique au sein de laquelle le monde intérieur transforme le réel en vision ». Peintre qui s'élève dans la deuxième moitié des années 60 au plus haut de son art, il est par ailleurs l'auteur de plusieurs ouvrages de poésie dont *La Proue de la table* au Soleil Noir, *Au Pays du sel profond* et *Tête cruelle*, paru après sa disparition chez Bernard Guillemot aux éditions Calligrammes à Quimper. Numéro zéro d'un journal éphémère publié à tirage restreint en 1967 et illustré d'eaux-fortes d'Alexandre Calder, son recueil intitulé *La Proue de la table* ne laisse pas les lecteurs indifférents, puisqu'à son propos, Jean-Michel Goutier publie dans *L'Archibras*, en octobre 1967, la note de lecture suivante, avec sa curieuse allusion, très prémonitoire, à certain petit rapace : « Minuit gare Saint-Lazare, journal lumineux... LA PROUE DE LA TABLE : UN JOURNAL COMPATIBLE AVEC L'AMOUR ET LA POESIE – YVES ELLEOUËT TRANSFORME LE QUOTIDIEN AVEC SES NOUVELLES TOUJOURS FAUSSES EN 'UN BATEAU FRÊLE COMME UN PAPILLON DE MAI' AUX RUTILANTES CARGAISONS DE RÊVES - 'D'ACCORD AVEC LE VENT' CALDER LANCE SES EPERVIERS SUR LES REVEILS DU TEMPS ! ».

« Les quarante et un poèmes » de cet « étonnant recueil », écrit-il ailleurs, « font entendre une voix qui s'impose, au-delà des rumeurs immédiates du monde, celle, orale, d'un barde rétablissant la permanence des courants telluriques, la fureur rieuse des vents, les parties de jeu d'osselets avec la Camarde, et l'appel du large en terre de légendes ». Ecrivain en quête de sa voix propre, cherchant d'où vient sa voix et où elle va, imprégné du mythe celtique comme jamais poète ne le fut, Elléouët a également commis, outre un texte de jeunesse, *Eusèbe* parfois considéré comme la matrice de l'œuvre, deux « romans » publiés chez Gallimard et très injustement méconnus aujourd'hui sans doute parce que, comme l'a déclaré en 1975, sur France Culture, l'auteure d'*Histoire d'O*, Dominique Aury, « tout livre de tradition celtique est déconsidéré » mais aussi parce que depuis des siècles, « la Bretagne est un pays colonisé ». Ces deux romans, ce sont le *Livre des Rois de Bretagne* publié en 1974 et *Falc'hun* datant de 1976, « testament poétique de grands poids » préfacé par Michel Leiris dont Jean Markale, lui aussi surréaliste, écrit : « C'est le vol du faucon. C'est la Quête du Graal. C'est un grand livre ».

Et c'est « miracle », comme le dit aussi Jean Balcou, « que d'un aussi vieux pays et d'un aussi vieux passé soit sortie une œuvre aussi étrangement moderne », une belle œuvre revitalisant comme aucune autre « la 'Matière de Bretagne' et le sang du vieux pays », comme l'écrit Marc Le Gros ! Et c'est aussi miracle, comme le dit Melaine Favennec, que, « dans ce monde qu'il a créé » Elléouët soit parvenu à « revivifie(r) l'expérience verbale d'une culture », « renouant justement par sa modernité, avec la fonction originelle du récit bardique » ...

Et de ce travail, d'une modernité – pas uniquement d'écriture – ancrée dans un passé immémorial, le petit poème *Dédicace*, du recueil *La Proue de la table*, encore, me semble tout à fait emblématique :

aux rois oubliés fumées
vapeurs et soufres
aux troupeaux repus
dans la brûlure des champs
et la nuit élastique et sein bleu
boule d'odeurs
au jour dans le verre de la lampe
à ce qui ne parle pas dans
les prairies fauves
à ma vie
au chevalier sans nez sans casque
à son sourire
sous les ardoises du cloître
à la comtesse Marie de Kerguezec
"endormie dans le seigneur"
aux cloches et aux clochers d'août
à ces voix éparses
à ces silences
à toi.

Toi, sans doute Aube, Aube Breton, la fille du chef de file du surréalisme, rencontrée en 1955 et épousée en 1956.

Entre les deux dates qui scellent la destinée d'Elléouët, 1932 et 1975, toute une vie d'exploration dans les domaines mitoyens de la littérature, de la peinture et de la poésie, sans que l'un parvienne à prendre significativement le pas sur les deux autres – et l'omniprésence de la Bretagne, si riche, et de tant de merveilles, qu'il faudra s'en éloigner, « exil sacrificiel », pour pouvoir mieux la retrouver en la recréant, comme le fera observer Aube, dans l'amitié d'Alexandre Calder et des siens, à Saché, en Touraine, où le couple s'installe en 1966. Et il la recrée dans ses livres - mais aussi certaines de ses peintures – cette Bretagne tant aimée. Selon Jean Balcou, « il nous intègre, en les actualisant, aux grands mythes du celtisme éternel » ... Un Finistère de Bretagne, ce « pays qu'il portait dans son cœur », comme dit l'ami Pierre Jaouën, qu'il avait découvert pendant la guerre et le long séjour chez les grands-parents, à La Roche-Maurice, au pied du château de Morvan-Lez-Breiz, « à portée du Guimiliau et de La Martyre », comme l'écrit encore Jean Balcou, « entre les inquiétants Monts d'Arrée et la Côte des Légendes ». Elléouët qui découvre peu à peu dans le paysage breton et la vie quotidienne, les sources de sa création et qui affirmera haut et fort, dans le poème « James Joyce » : « Je suis d'Armorique cette péninsule barbare / où les os de la terre crèvent sa peau d'herbe et d'épines » ...

Cependant, s'il semble bien, en effet, que cette « Bretagne décharnée où se réveillent les bardes d'autrefois et les héros de la mythologie celtique » lui serve, comme le fait observer Michel Dugué, de « combustible poétique, fabuleux grenier où se dénichent pièces de langage, bouts de légendes, cartes postales d'avant, éclats d'une vie depuis longtemps tue et costumes dépareillés », Elléouët ne se prive absolument pas de brocarder, dans *Falc'hun*, par exemple, « les boucles, les coiffes qu'on ne voit plus que dans les fêtes - boum la la - celtiques parce que cela c'est vieux », et elle n'en est pas moins pays vivant, enraciné dans son passé, sans doute, mais recomposé, revivifié, qui « bascule définitivement dans un univers de mots capables de fonder des zones symboliques et culturelles propres à l'auteur et partageables par tous les lecteurs » : « Cette barderie d'Yves Elléouët », comme le fait observer Marc Gontard, « dont le flot verbal peut paraître obscur, nous délivre en fait une vision du monde étonnamment moderne qui fut pourtant celle des anciens bardes et peut-être des druides dont nous savons si peu ». Et, de fait, faisant gaiement un sort à la vision stéréotypée du pays qui a cours depuis le début de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et tuant ainsi dans l'œuf tout « folklorisme », l'auteur, qui « dans ses furieuses dérives (...) hale avec lui tout son peuple à travers l'espace et le temps de la Bretagne », ne manque jamais d'inscrire le mythe dans le réel de l'Armorique.

Et de quoi est-il donc fait, ce « dit de la Bretagne » qu'Elléouët, comme le fait observer Xavier Grall, « fut l'un des seuls à oser propager dans (s)es deux livres », ses deux romans à très peu d'intervalle, le premier, *Livre des rois de Bretagne*, en 1974, le second, *Falc'hun*, en 1976, mais beaucoup d'expériences d'écriture, y compris romanesques, auparavant, avec des textes écrits seul, comme *Eusèbe* - avec sa figure, déjà, de fossoyeur -, ou à plusieurs, comme ces romans écrits notamment avec Pierre Jaouën, l'ami peintre de Trémezan, ou Charles Estienne, le critique d'art, et sa femme, un roman noir épistolaire « à six-mains » intitulé *Morimont* et resté inédit à ce jour.

Le titre du *Livre des rois de Bretagne*, le premier, donc, des deux romans de notre auteur, interroge : qui sont ces rois ? « Nos rois, du VI^{ème} siècle à Nominoé », dit Jean Balcou, qui, « tourbillon(nant) devant nous », « ont jailli des guides touristiques, de l'histoire légendaire, des monuments et de partout », « reprenant vie et violence, de Hoël le grotesque à Pasquiten, l'amant du Jaudy ». Longue procession, en effet, des (parfois) mythiques rois de Bretagne qui « sur leurs chevaux aux corps ajourés s'avancent en portant haut leurs têtes de constellations » et qu'il convoque à l'historial de son imaginaire enfiévré, sans le moindre « souci des généalogies ou des préséances » ... Mais aussi, selon ce grand lyrique de Grall, à l'heure d' « ensemer le matin », « rois de la surréalité : rêves, légendes, histoires, légendes, contes, poèmes », « rois errants dans leurs propres têtes, accrochant la future liberté aux franchises de naguère, rois chevauchant dans l'immense champ des morts d'où surgissent les fleurs et les chansons, rois herminés, barbouillés d'embruns et ivres de boissons fortes, rois des nuits obscures pleurant et riant, pauvres rois découronnés de Cornouaille et Léon, Trégor et Poher » ...

Falc'hun, plus sombre par la force des choses, histoire, dans laquelle « rien (...) n'a été proprement inventé, à part les noms, et encore », d'un colporteur sillonnant Trégor et Léon,

encore, pays et paysages avec leur « petit peuple crépusculaire », sur son triporteur, « traduit juste », avec justesse, « le rituel quotidien de ce monde-là ». *Falc'hun*, le faucon qui donne son titre définitif au second livre, prend son essor à partir de La Roche Maurice, « patrie », dit Grall, « de son inspiration », où « la légende imbibe l'histoire », où « la littérature imprègne l'ajonc » qui se balance, où « les scènes gauloises et épiques » du roman « furent imaginées et écrites dans un mouvement à la fois d'humour et de tendresse, à la James Joyce » ...

Romans, récits, poèmes, épopées, voire sagas, dans le cas de *Falc'hun*, « chroniques fières » brodées sur des « draps noirs », comme on a parfois qualifié les textes d'Elléouët, la question n'a, à vrai dire, guère de raison d'être dans la mesure où il s'agit de textes si libres qu'ils empruntent simultanément au récit, au poème, au roman, entremêlant ainsi plusieurs logiques qui le rendent inclassable ! Chez lui, en effet, la prose n'existe pas plus que la poésie, indépendamment l'une de l'autre, et, comme le dit Jacqueline Chénieux-Gendron « les chapitres des écrits sont de longues strophes poétiques ». Marc Le Gros aussi, qui souligne au passage la profonde unité de l'inspiration de l'auteur, est pleinement fondé à dire que ces deux ouvrages absolument inclassables - auxquels il convient d'associer les recueils - ne forment qu'« un seul et même livre, la ligne de flottaison de la mémoire remontant seulement au fur et à mesure que l'on s'achemine vers la 'fin' pour déborder sur le 'royaume blanc de la mort' et se dissoudre dans le silence de l'œuvre enfin lisible » - ce qui semble être confirmé par Michel Leiris lorsqu'il suggère, dans la préface de *Falc'hun*, que « toutes choses - passées ou présentes, vécues ou imaginées, perçues ou apprises soit par lecture, soit par ouï-dire - y (sont) vues sous l'angle de l'éternité ».

Obsession de la mort qui remonte à l'adolescence bretonne, près des ossuaires et des représentations de l'Ankou dans le Léon, vision plus largement tragique de l'existence qu'il ne manquait jamais de compenser par de constantes allusions à une sensualité débridée, par une convocation permanente du rêve, de l'amour, de la poésie, hanté qu'il était par des visions qui, assurément, l'emportaient vers l'œil du ciel comme un faucon spiralant dans une ascendance en forme de triskèle ...

Mais comme j'ai eu l'occasion de le dire déjà, le roman élleouëtien se construit autour des mythes et légendes de Bretagne qu'il réactualise et utilise avec la plus grande force. Dahut et Grallon, et avec eux toute la légende de la ville d'Ys occupent ainsi une section signifiante du *Livre des rois de Bretagne*, dans une version très personnelle à l'auteur, puisque Gradlon et Gwenolé, le saint de Quimper, sont carrément traités d'infanticides tandis qu'apparaît sous l'aspect d'une blanche cavale, une sœur de Dahut, Oanez, jusque-là inconnue au bataillon ! Dahut elle-même, se trouve métamorphosée en sirène, attirant pour les consoler les marins malheureux. Consolatrice aussi, la petite prostituée de Recouvrance, un quartier de Brest connu pour ces activités tarifées, qui se métamorphose, sous la plume sans aucun doute de l'auteur et dans les songes, peut-être, d'un des personnages masculins se prenant pour Merlin

l'Enchanteur, en fée Viviane - et leurs amours torrides sous les frondaisons de Brocéliande sont un régal d'érotisme pour lecteur averti...

De la même manière, et toujours dans le *Livre des rois de Bretagne*, « Tristan de Loonois, le vainqueur du Morholt », la page à peine tournée de son histoire d'amour fatale avec la belle Yseult, « sort, tout dégoulinant d'entre (l)es dents » de Troadic, « va, sur les vagues de la mer d'Irlande », s'engage dans de nouvelles aventures - à moins qu'il ne s'agisse des mêmes qu'auparavant, mais vues sous un angle différent à une autre époque, débarrassées du bric-à-brac du légendaire, actualisées, en quelque sorte, et de ce fait radicalement différentes, métamorphosées, encore, tant il est vrai que cette idée est au centre de l'œuvre : « Il aborde à une terre avec ses villages dans les creux où les tracteurs caparaçonnés de purin et de paille - armures de rois africains - stationnent sur les places, devant l'église » ...

Haut lieu de l'art qu'on dit brut, les Rochers sculptés de l'Abbé Fouré, l'ermite de la Haute-Folie, à Rothéneuf, près de Saint-Malo, sont aussi au rendez-vous et la famille des Rothéneuf, justement, pirates de légende de cette côte qui ne l'est pas moins, prennent vie dans les pages inspirées de l'auteur - tout comme le saint Budoc de pierre qui veille sur l'ensemble du site de la falaise de la Haie. Pour ne rien dire de la Vénus de Quinipily, mythique et antique statue se dressant à Baud, entre Finistère et Morbihan, dont Yves Elléouët, s'inspirant d'un texte de l'ancien Grand-Druide de Bretagne, Gwench'lan Le Souëzec, nous narre les ablutions nocturnes telles qu'elles sont vues, du fond d'un fossé où il cuve son vin, par un de ses rois de Bretagne, un de ses Bretons qui se rêvent rois ...

Scène qui prend tout son sel lorsque l'on découvre, tout juste quelques pages plus loin, une scène tout ce qu'il y a d'ordinaire de la vie de la compagne du héros, Thérèse, chez elle, prenant son bain dans une « cuve de tôle ». Scène au cours de laquelle Elléouët, en laissant son héros, donc, Georges Coccagn, la nommer « à mi-voix » « (s)a Vénus de Quinipily » ramène aussi brutalement qu'ironiquement tout le monde, à commencer par son lecteur, sur terre ...

Pour ne rien dire des créatures de la nuit, et d'abord de l'Ankou, si souvent peint par l'écrivain, héros du mythique ouvrage d'Anatole le Braz, *La Légende de la mort en Basse-Bretagne* ... Car, dans ce « pays de lointaine mémoire », quand « les vivants dorment », « les morts apparaissent dans les rues », « vont diaphanes / dans les chemins plombés / que l'été traverse de cris vagues » et le promeneur insomniaque évolue « au milieu des ombres flottantes, suspendues dans l'air qu'elles colorent de bleus passés et d'ors vieillis », « au milieu de la présence indescriptible des fantômes : Revenants ; Lavandières de la nuit à la taille de diabolos qui battent au bord des rus les lindeuls des morts à venir : Korrigans, possesseurs de richesses souterraines » et autres terrifiantes créatures nocturnes comme le « Bugel-Noz », l'enfant de la nuit, ou « Hopper-Noz », le crieur de nuit ! Et l'Ankou, donc, dont l'effrayante figure présente dans les églises de l'enfance en Basse-Bretagne, de La Martyre à Ploudiry ou La Roche-Maurice en passant par Brasparts, un peu plus loin, fait une saisissante - et directe - apparition dans cette toute aussi saisissante évocation du passé éveillée dans l'esprit d'Eliezer par le pardon de Landévennec

quasiment métamorphosé en fête païenne qui figure dans les premières pages de *Falc'hun*, où, comme dit Jean Markale, « le mythe celtique est là, dans toute sa splendeur » :

« Je remonte le temps dans la contrée des hommes aux longs cheveux coiffés de chapeaux à rubans, les cuisses dans des braies plissées. Ils ont un parler rocailleux et vivent dans des huttes de chaume où traîne l'odeur de la fumée. Les Ombres attendent aux carrefours ceux qui rentrent d'une ripaille ou d'une beuverie lointaine. Il arrive qu'on puisse entendre, de nuit, grincer l'essieu de la fatale charrette. Elle roule à grand bruit sur les chemins blancs ; des crânes s'y entrechoquent entre les ridelles. Le cocher funèbre fixe la route de ses orbites vides, dans une face crispée comme un poing ».

Mais, c'est sous les traits de Jos l'Ankaw, au nom transparent, Jos dont la « longue figure jaune exprime constamment une sorte de bizarre allégresse », que l'oberour ar marv, l'ouvrier de la mort, joue, dans le *Livre des rois de Bretagne*, sa meilleure partition, lui qui, « plus vieux que la mémoire et que la voix », déclare : « Je connais tout le monde, et un jour où l'autre chacun me connaît », et qui va, « debout sur (s)a charrette dont l'essieu imite le cri du courlis », accompagné par « le grincement de son essieu », rendre visite au défunt roi Carne, sur l'île éponyme en face de Ploudalmézeau, où, dans « un immense gargouillis » tout ce qu'il y a de rabelaisien, il « baille, rote et se gratte la panse au fond de son trou » ... On croirait entendre le Karrik an Ankou, l'Ankou en sa charrette, dont, nous dit Elléouët dans son poème *Pencran*, « l'essieu grince zig-a-zag sur la route de nuit à la lune wig-a-wag wig-a-wag dans les chemins oubliés de la nuit voyante ... »

Jean Balcou, encore, résume fort justement ce qu'il faut retenir des deux grands livres d'Yves Elléouët et de la manière dont il faut les recevoir : « Yves Elléouët ne se lit pas facilement. Cela n'est ni engageant, ni engagé. Ni folklorique, ni politique. En outre, roman, récit, poème ? Le tout à la fois. Et puis, est-on dans la Bretagne des années 70 ou des temps légendaires ? Sur terre ou de l'outre-monde ? Enfermé ou dehors ? L'obscène aussi entre dans le jeu. Mais du début à la fin, de la fin au début, nous voilà emportés dans une grande kermesse verbale, une féerie d'images qui nous font voir les choses dans leur réalité magique ».

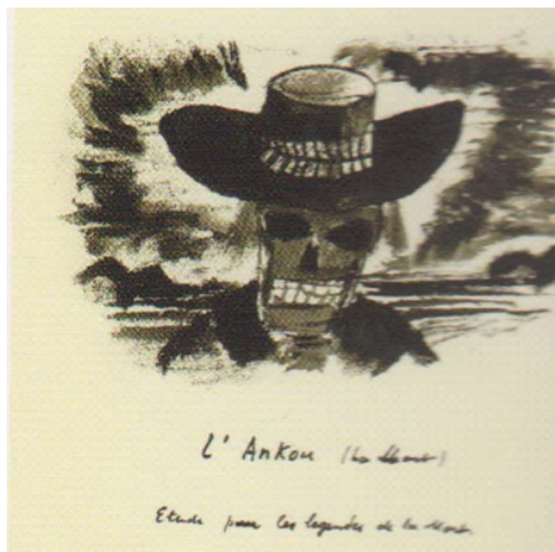
Pour conclure, « pas de stèle à Yves Elléouët », donc, ce chantre – « pareil au faucon » - du désir et de la métamorphose, « car il n'est pas question de l'enterrer », dit Benoît Kerrain dans son texte *Renaissance d'Yves Elléouët*, « la conscience aigüe qu'il a du drame humain » le rendant « plus que jamais (...) d'actualité ». Resserrée, compacte, polyphonique dans sa concision ainsi que le destin l'a faite, portée par « une écriture de fureur et de feu », cette œuvre, qui est un formidable concert d'images, de couleurs, de paroles, circulant entre mythe et réalité, n'est pas près de se laisser oublier : on ne fait pas taire ainsi les voix de la légende...



La fuite du roi Gradlon, Evariste Luminais (1884)



Le Grand Triskèle Adrien Dax



L'Ankou ? Etude pour Les Légendes de la Mort d'Anatole Le Braz, Yves Elléouët (1960)

Nous accueillons maintenant les représentants de la **Galerie Françoise Livinec**

La galeriste d'art contemporain Françoise Livinec est née à Carhaix-Plouguer en Bretagne, une région à laquelle elle est restée très attachée et où elle a créé à Huelgoat un espace d'art en 2009 dénommé L'École des Filles. A Paris, elle a créé sa première galerie en 2004 avenue Matignon, puis une deuxième en 2015 rue de Penthièvre où depuis fin novembre elle organise une belle exposition des peintures d'Yves Elléouët *La Poésie de l'apparition*. Elle a également une maison d'édition à son nom dans laquelle elle a publié notamment un magnifique album inédit de dessins et de poèmes de Tristan Corbière qui avait appartenu à Jean Moulin et tout récemment le livre catalogue *Yves Elléouët*.

La parole est à Raphaël Lévy de la Galerie Françoise Livinec

En quoi Y.E. renouvelle-t-il l'histoire de l'art ? En quoi s'adresse-t-il aux jeunes ?

Elléouët, un surréalisme renouvelé.

Yves est passionné par le surréalisme, il prend contact avec Breton en 1955. Il rencontre Aube, la fille de Breton, et ils se marient un an plus tard et s'installent au-dessus de l'atelier 42 rue Fontaine en 1960. Breton réalise le thème astral d'Yves.

Yves Elléouët dans sa première lettre à André Breton écrit que le surréalisme est « le seul guetteur sans doute accoudé aux tours de garde des siècles passés et à venir ». Il devient ainsi un compagnon de route et participe au renouveau du mouvement.

Le surréalisme a déjà 30 ans en 1955. Yves s'y inscrit de manière disruptive. Il utilise la grammaire surréaliste et y inscrit la poésie de la rue. Il est dans la tradition picturale du symbolisme de la forme, entre mysticisme et chimère. Il réalise un dépassement du surréalisme avec sa fougue et sa radicalité.

Elléouët, conscience politique et remise en cause.

Yves Elléouët a 28 ans 1960, année de grande production de peinture pour lui. Il faut resituer le contexte de crise politique et sociale des années précédant mai 68, c'est une époque de grandes tensions, violences et angoisses avec la guerre froide, la décolonisation et la guerre d'Algérie, la guerre du Vietnam, la crise de Cuba ... Yves signe le manifeste des 121 pour le droit à l'insoumission pendant la guerre d'Algérie en 1960.

Ce contexte se traduit dans la peinture d'Yves Elléouët par une composition dense, la tension du geste, des effusions de formes et peu d'espaces dégagés (horror vacui), sans perspective ni

profondeur, mais avec des couleurs en grand nombre, tourbillons du geste, une forme de radicalité du sujet.

Yves Elléouët ajoute le langage des bars et de la rue, comme éléments de compréhension politique et sociale. Cobra (ou l'international des artistes expérimentaux) est passé par là (dès 1948), avec sa remise en cause de la vision surréaliste et la recherche de « l'expression de nos désirs sensoriels » (expression politique, spontanéité de la couleur, rigidité de la forme)

Cette insoumission se retrouve chez Yves Elléouët dans la spontanéité du trait, l'insolence de la composition, l'audace des couleurs, des associations, des formes, préfigurant Basquiat. Il est un coloriste de génie. La fin des années 60 voit un assagissement des couleurs, parallèle à l'apaisement politique général.

Elléouët, la peinture de demain

Elléouët va effectuer un double mouvement de la figuration vers l'abstraction, puis à nouveau vers la figuration. On peut dire que même dans la phase d'abstraction, il a toujours une attache au réel. Dans toute abstraction il y a une forme de subjectivité, mais l'attache au réel donne une lecture, un ancrage dans le temps présent (contexte socio-politique déjà évoqué).

Ce mouvement vers une expression de plus en plus figurative l'entraîne vers les paysages bretons et vers la mythologie celtique.

L'apaisement est perceptible lorsqu'il quitte Paris pour Saché en 1966 (touche, couleurs, trait), loin du tumulte de la capitale comme nécessité d'un retour à la figuration, à l'image de Malevitch qui revient à la figuration lorsqu'il peint une Russie éternelle. Ainsi la Bretagne éternelle constitue un univers iconique et facilement reconnaissable chez Yves Elléouët.

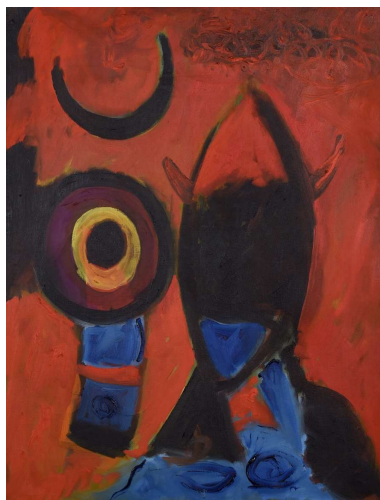
Mais du fait de l'universalité de la couleur et de l'abstraction, de l'ouverture à l'imaginaire et de l'inconscient, sa peinture (comme son écriture) plus que d'un lieu et d'une époque, est intemporelle. Cette intemporalité trouve des résonances, tout comme sa poésie, pour la jeunesse d'aujourd'hui.

Merci pour cette très intéressante et complémentaire découverte de l'art pictural d'Yves Elléouët.

Yves Elléouët, La poésie de l'apparition, du 28 novembre au 22 février 2025

<https://francoiselivinec.com/fr/expositions/presentation/201/yves-elleouet#image-24>

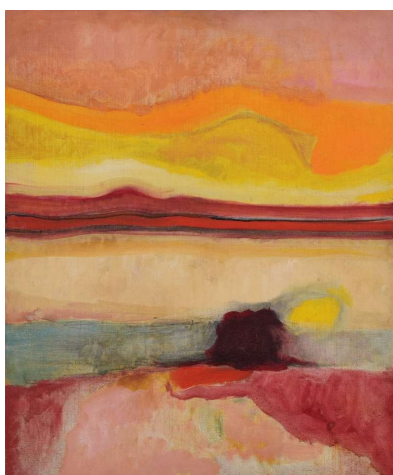
Yves Elléouët Sans titre, c. 1960, Huile sur toile, 65 x 50 cm



Yves Elléouët Sans titre, c.1960, Huile sur toile, 81 x 65,5 cm, Signé au dos



Yves Elléouët Sans titre, c. 1960, Huile sur toile, 65 x 50 cm



Maintenant nous avons le bonheur d'accueillir **Nolwenn Korbell** qui arrive tout juste de Douarnenez.

Quand, sur une idée de Ronan Nédélec, Florence a demandé à Nolwenn Korbell si elle voulait bien donner sa voix pour nous lire des poèmes et autres textes de son choix d'Yves Elléouët, elle a tout de suite dit oui. Nolwenn Korbell, farouchement attachée à la Bretagne et à la langue bretonne, est chanteuse, musicienne et comédienne. C'est en breton que Nolwenn chante ses chansons qu'elle écrit et compose, et interprète dans de nombreux disques et bien sûr des concerts et spectacles en Bretagne comme partout ailleurs. C'est dans la langue d'Yves Elléouët, à nulle autre pareille et sans doute proche du breton immémorial, que Nolwenn va nous parler.

Mais d'abord nous allons entendre une archive sonore de 1963, une improvisation avec Yves Elléouët et l'écrivain, critique d'art et grand ami d'Yves, Charles Estienne, la première voix dans le rôle du diable qui dit « Entrez » à Yves, dans le rôle de Don Juan.

Puis Nolwenn nous lira des textes et enfin nous écouterons une seconde archive sonore avec Yves Elléouët seul.

Première archive sonore

Toc ! toc ! toc !...

Le Diable : Entrez ! Ah, tiens, tiens, tiens... Ça c'est une surprise ! Cette chère ordure de Don Juan. C'que tu as pu changer mon pauvre Coco. Tu n'es pas reconnaissable. Qu'est-ce que c'est que cette allure ? C'est pas possible ! Tu cours après les jupons des anges maintenant ? Tu as l'air d'un pianiste mondain. Alors là-haut, tu t'amuses, chez l'oncle Dieu, chez le vieux ? Tu t'emmerdes pas trop ? Ooooh ! quelle gueule ! Il est fardé, fardé comme pour passer à la télévision. C'est marrant, ha, ha, ha ! Tu ressembles à la fois à Anthony Perkins, à Frank Sinatra... et à un échappé de chez Madame Arthur. Je ne te félicite pas. Tu n'aimes plus les femmes, depuis ta conversion ? Crétin ! Je ne dis pas traître, tu n'comprendrais pas. Tu as toujours été un peu bête !

Don Juan : Mais qu'est ce que vous voulez Monsieur le Diable ? Vous pouvez pas savoir ce que c'est là-haut ! cette atmosphère... j'habite dans une atmosphère de bain turc, de sauna finlandais, de pêche melba, la musique tout le temps, des harpes. Ah s'qu'on s'ennuie ! c'est terrible et puis la musique tout le temps. On vous chante les dix commandements de Dieu, avec... c'est même pas de l'orgue. Tout est enregistré à l'avance. Puis, le V8ieux comme vous dites, pardon, Monsieur Dieu, celui-là alors, quelle vache !

Le Diable : Ça va mieux, tu commences à parler un langage un peu plus vulgaire, qui te convient mieux. Malgré tes beaux costards, tu as toujours un fond indestructible de vulgarité. Vas-y, qu'est ce qu'il te fait le Vieux ?

Don Juan : C'est bien simple, il me dit que désormais, je suis un homme vertueux, que tous mes péchés sont pardonnés, qu'ici c'est merveilleux pour la santé, car c'est l'ennui éternel. L'ennui éternel, tu te rends compte ! Un ennui hygiénique. Si au moins c'était pas comme sur la terre. Mais ça rappelle la terre d'une manière incroyable ! c'est comme une terre où naturellement on ne ferait pas l'amour. On regarderait éternellement des gens, on ne sait pas de quel sexe... Ils n'ont même pas d'ailes, si au moins y'avait des ailes ce serait pittoresque ! Le folklore, c'est pas mal ! ce serait une espèce de western en Polynésie... Pas du tout, ils n'ont pas d'ailes. Ils ont des yeux cernés. Ils ont des grandes chemises et là-dessous, comme par hasard. Ah ! tu peux toujours fouiller, on trouve absolument rien. Rien, rien, rien ! On a simplement quelques vagues idées, des désirs pâles comme des lys, comme des navets. Et on peut pas. On est un eunuque.

Le Diable : Hein, hein, hein ... j'ai toujours pensé qu'un jour il faudrait bien que moralement à défaut de physiquement, pour le monsieur qui m'écoute, qui est un homme bien, bourgeois, tant pis, j'espère que ça va pas le réveiller, on te les couperait pour t'apprendre à vivre, toi qui t'en es servi si sottement, de tes facultés physiques d'homme ! Hein ! bon, ceci dit, inutile de pleurer, je suis comme toi, j'ai jamais aimé les pêches melba, la musique, tu parles d'une musique, la musique pittoresque, la musique de genre, tu parles d'un genre là-haut, chez le Vieux ... et surtout les ambiances, ... le paradis, c'est l'endroit où tu es maintenant. Ça n'est plus qu'une ambiance, sans réalité, l'ambiance éternelle, l'ambiance de l'ennui éternel. Ceci dit, il faudrait peut-être m'expliquer pourquoi tu es revenu sur la terre, dans le monde physique, le doux monde physique, tu es revenu sur la terre pour venir m'emmerder encore avec tes histoires. Alors, tu comprends, maintenant pas d'histoire de cœur ! Les autres histoires de..., enfin tu sais lesquelles, d'accord, mais les histoires de cœur, d'un Monsieur comme Don Juan qui regrette, tu n'vas pas revenir encore sur la terre dans le monde, pour te repentir d'une autre manière, et te convertir mon Dieu, au royaume du cœur. Moi, je ne marche pas. Qu'est-ce que tu es venu foutre ici. D'abord qui t'a donné mon adresse ?

Don Juan : Ecoute. Excusez-moi, je vous tutoie. Mais ton adresse, elle est partout. Figure-toi que saint Pierre, il est très informé. C'est le père des flics et des indicateurs. Un jour qu'il voyait ma gueule ...

Le Diable : Ah ça va mieux, tu redeviens grossier et vulgaire.

Don Juan : Un jour qu'il voyait ma gueule, à côté d'un ange particulièrement stupide, non loin d'un patriarche qui était un horrible petit vieux, qui essayait toujours de faire quelque chose avec ses mains, mais il était gâteux, ses mains tremblaient, il n'faisait rien. Il ne pouvait même pas soulever le bout de la jupe d'une vierge folle, saint Pierre un jour me voyant avec une figure d'enterrement de première classe, dans le paradis du Vieux, me dit :

« Ecoute don Juan, au fond tu n'es pas un mauvais garçon. Voici déjà trois ou quatre siècles que tu es ici, tu es devenu un repenté très présentable sur la terre. Je vais te donner quelques jours, mais non, quelques années et peut-être une vie tout entière de vacances ».

Mais, Monsieur saint Pierre lui-dis-je, je ne connais plus personne sur la terre. Tout le monde est mort, le diable est mort. Mais non m'a-t-il dit, le diable n'est pas mort ! On sait tout ici, c'est pas qu'il téléphone, mais Dieu sait que son petit cousin le Diable n'est pas mort. Il s'est pendu pour de la frime, et actuellement je sais qu'il reprend du service. Voici son adresse, son téléphone, je sais qu'il est à Paris. Tu trouveras très facilement, je vais te donner des frusques du genre de celles que l'on donne aux évadés de la Santé. Tu vas aller chez lui de la part de son cousin Dieu ! Bonne chance Don Juan, bonne chance... Bonjour au Diable ! Allons, dépêche-toi. Il y a des gens qui m'attendent. Demain c'est grand week-end, il y a des musiciens qui attendent et puis avec le Concile j'ai beaucoup de travail, tous les huit jours il y a un évêque qui monte ici après avoir attrapé froid dans ce Saint-Pierre qu'ils n'ont même pas réussi à chauffer... Allez, bonsoir ! Bonne chance mon garçon ! Vas-y ! et bonjour à notre cousin le Diable, nous l'aimons beaucoup ici, il travaille pour nous, dans l'ennui, comme nous-mêmes. » Alors voilà, je suis descendu ici, et je viens te demander ce que tu peux faire pour moi. Je ne tiens absolument pas, je te jure, mon vieux, à travailler pour la presse du cœur. J'ai envie de la vie ! j'ai envie du mal ! j'ai envie de faire le mal !

Le Diable : Allez, calme-toi. Tout ça est très beau, mais enfin, j'aurais dû me douter qu'un jour, tu viendrais taper à ma porte, gratter à ma porte comme un rat échappé d'un navire en perdition. Entre nous, c'est pas catholique tes explications. C'est pourtant bon signe pour moi et mes affaires. Si on te fout à la porte du Paradis, c'est que le grand bateau commence à faire de l'eau, les rats commencent à déménager. Toi, tu es le premier des rats. Comme on a tout de même bien travaillé ensemble, tu as bien fait du mal à tes contemporaines et à leur papa, je vais faire quelque chose pour toi. Tu vas me servir de secrétaire.

Don Juan : Merci beaucoup !

Le Diable : Ne me félicite pas trop vite, tu balaieras aussi de temps en temps l'escalier de service. Allons, c'est pas déshonorant. Tu auras de temps en temps des plaisirs. Tu iras faire la cour à ma concierge, elle sera ravie. Elle est douée d'un très fort tempérament. Nous verrons si tu en as encore. Maintenant, au boulot ! Moi je vais m'occuper de mes nouvelles affaires...

Nolwenn Korbell

Livre des rois de Bretagne (Gallimard), extraits :

- « Ils firent un grand trou dans l'île (...) au-dessus de l'île l'air fut embrasé tandis qu'on débouchait les bouteilles et que se préparaient les marmites de ragoût », p.12 à 14
- « Dire et dire. Essayer de s'en tirer. (...) On ne m'y reprendra plus. », p.74 à 77
- « Gastédié ! Thérèse pleure depuis trois jours (...) Enfin : s'il n'est pas mort, il peut toujours revenir chez sa mère. Je ne lui dirai rien. Il le sait bien, allez ! », p.94 à 97

Falc'hun (Gallimard), extraits :

- « D'abord c'est la route et ses chevaux entre les haies froides. (...) C'est ainsi que je l'ai voulu et tu l'ignores. », p.1 et 2

Dans un pays de lointaine mémoire, poèmes et lettres (Diabase), extraits :

- *C'est une nuit lente éternelle*, p.36
- *Ô douce, douce, Ô mon doux dauphin blanc*, p.42
- *Il est doux de se suicider à l'automne*, p.51
- *On se regarde, loup*, p.58
- *Réellement*, p. 82
- *Aube*, p. 106

Deuxième archive sonore

Vous n'aimez pas le champagne frappé ?

J'adore le champagne frappé. Depuis que j'ai trois ans.

Je me souviens, qu'à trois ans, une nuit où il faisait grand froid, je décidais de faire la noce. Dehors, neige précipitée, tourbillons, tous les adultes rentraient chez eux. Moi, je pris ma pelisse, mon haut de forme et une trottinette que j'avais reçue en héritage. Une somptueuse trottinette. Guidon nickelé, deux roues indépendantes, pédales et freins à disques. Je roulais vers le quartier des femmes fatales. J'y arrivais bientôt. De loin en loin, la rumeur se propageait. Georges arrive. J'arrivais. Au cœur du lupanar éclair, je découvris tout d'un coup la lune faite femme. Une sorte d'astre froid, glacé et qu'une robe pailletée habillait à peine. Je décidais aussitôt d'aller dans la lune. Ayant posé ma patinette, contre les lambris Louis XV d'un salon fatigué, je m'enquis aussitôt du prix de la belle. L'Eldorado seul aurait suffi à la payer. L'Eldorado et moi. Je sortis une liasse de banque-notes et d'un geste négligeant, les jetais vers la table. La lune me prit dans ses bras. A trois ans, j'étais déjà fort grand. Je me souviens de son étonnement... Quand tout d'un coup, j'arrivais aux putes. Ces dames aussitôt l'apprirent. On me rendit mes banque-notes. On me couvrit de baisers. Les bravos crépitaient dans tous les sens, je n'avais pas le sentiment d'être précoce. Il m'apparaissait plutôt qu'il était bien raisonnable et presque fatigant, pour un homme qui à trois ans avait derrière lui des mois de

vie, d'être encore là à se soucier de plaire à ces dames. Je ressortis dans la nuit. Je ne trouvais rien, je ne voyais rien, qui puisse apaiser une immense nostalgie. Qui connaîtra jamais la fatigue de mes trois ans ? Je me décidais désormais à vivre en moine. Et je travaillais.

Depuis, je vis seul, sans aucune perversion. De temps en temps, en souvenir de mes trois ans, quand il neige et que dehors les adultes rentrent chez eux, je fais venir du champagne très frappé et je le bois en pensant à la lune.

(Quelques mots inaudibles) c'est très facile. Il faut commencer par se mettre dans le noir et déclarer d'une voix ferme : je suis désinvolte, tu es désinvolte, nous sommes désinvoltes. Puis, passer à l'action.

Premièrement, ne pas s'aimer.

Deuxièmement, ne pas se le dire.

Troisièmement, ne pas s'en souvenir.

Quatrièmement, ne rien espérer.

Cinquièmement, le regretter à peine.

Sixièmement, tenter en vain de recommencer.

Septièmement, rattraper

Huitièmement, repousser.

Neuvièmement, ne pas se plaindre.

Dixièmement, souffrir beaucoup.

Tu veux essayer ?

ECHANGE AVEC LE PUBLIC

Maurice Coton - Je vous propose maintenant une séance d'échanges avec tous les intervenants Nicolas Sansonnet, Patrick Lepetit, la galerie Françoise Livinec et Nolwenn Korbell.

Françoise Py remercie et invite à partager le pot de l'amitié.